Mémorial de Saint-Cloud 1968

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1968)

SOMMAIRE

Paul-Henri BLANC (1903 Lettres) 3
Louis-Désiré MICHEL (1903 Lettres) 5
Georges PUIREUX (1905 Sciences) 8
Georges VIDALENC (1906 Lettres) 10
Raymond PIQUET (1910 Lettres) 14
Léon HEIDMANN (1912 Sciences) 17
Paul LOUVET (1920 Lettres) 20
André CHARBONNIER (1921 Sciences) 22
Charles BUISINE (1922 Lettres) 24
Georges DUCROS (1952 Elève-inspecteur) 27
Michel GUERIN (1954 Sciences) 29
Henri JEANNET (1961 Elève-inspecteur) 30
André LASFARGUES (1966 Lettres) 32
Yves KEREVEUR (1967 Lettres) 34
Autres deuils 36

Paul-Henri BLANC

(1885-1967)

Promotion 1903 (Lettres)

NÉ le 14 mars 1885, à Paris, où sa mère dirigeait une petite école privée, rue Claude-Decamps, il a été élève de l'école communale de son quartier, puis du collège, aujourd'hui Lycée Chaptal. Il y a préparé le concours d'entrée à l'E. N. S. de Saint-Cloud (Lettres). Il est entré à Saint-Cloud en 1903 et en est sorti en 1905. Il a alors été successivement professeur à Douai, Alençon et Bourges ; puis, très tôt, il revint à Paris, au Collège Colbert, d'abord, puis au Collège Turgot, où il enseigna l'anglais jusqu'à l'âge de sa retraite. Je sais qu'il fut un excellent professeur, extrêmement dévoué et méthodique, attentif à toujours éveiller l'intérêt et le sens critique de ses élèves.

C'est à Chaptal que j'ai fait sa connaissance. Je venais d'entrer en Philosophie et lui, qui avait un an et quelques mois de plus que moi, était dans la classe de préparation à Saint-Cloud-Lettres, les deux classes étant alors plus ou moins jumelées. Nous avons sympathisé tout de suite et ce premier contact fut l'origine d'une longue et solide amitié, entre nous deux, d'abord, entre nos deux ménages, ensuite. En 1907 il se maria et s'installa à Champigny, dans une très agréable maison qui dominait toute la boucle de la Marne et qui se trouvait à flanc de coteau, au milieu d'un très grand jardin. Sa femme et lui étaient de grands voyageurs. Chaque été, on les voyait partir pour un lointain périple aux quatre coins du monde. Depuis quelques années, il souffrait d'une affection chronique des bronches qui le gênait et l'inquiétait. Depuis leur retraite, Mme Blanc était institutrice, sa femme et lui avaient pris l'habitude d'aller passer deux ou trois mois d'hiver à Menton. En décembre 1966, ils étaient donc, une fois de plus, partis pour la Côte d'Azur. Ils devaient

revenir à la fin de l'hiver. Il m'avait écrit qu'il se sentait las et était un peu préoccupé par son asthme ; mais rien ne paraissait faire craindre une aggravation dangereuse de sa santé. Aussi avons-nous été soudain bouleversés par un mot désolé de Mme Blanc nous faisant part de son décès. Le 19 mars au soir il s'était couché comme d'habitude et le lendemain, on le trouva mort dans son lit, sans que sa femme qui dormait dans la même chambre se fût aperçue de rien. Ses traits étaient très détendus et très calmes. Il avait dû mourir sans souffrir et sans se rendre compte. Mais le choc fut terrible pour Mme Blanc : elle reste seule, sans famille, et elle est presque aveugle, souffrant d'une double cataracte que son état de santé n'a pas encore permis d'opérer. Quant à ma femme et à moi nous avons été durement et infiniment attristés.

C'était un homme qui, sous des aspects d'une simplicité et d'une modestie parfaites, était un être d'exception. Très ferme dans l'amour de son métier et dans sa foi démocratique, il était totalement dévoué à son idéal laïque, dans tout ce que cela comportait pour lui d'attachement à la liberté de pensée et d'expression et de respect intangible pour une même liberté chez tous les hommes. Non qu'il fût sombre et sévère pour autant. S'il affectait parfois de prendre un air grave de réflexion austère qui faisait se serrer ses lèvres minces et se creuser un pli sur son front, on aurait eu bien tort de s'y laisser prendre. C'était un masque sous lequel il se plaisait à voiler un humour souvent très drôle et très fin et toujours très bienveillant. Son amitié était toujours accueillante et pleine de gentillesse. On se sentait en paix auprès de lui. C'est dire toute l'émotion et toute la peine que tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient ont ressenties à la nouvelle de sa mort. Qu'il me soit permis de redire ici à Mme Blanc notre vive sympathie et notre affection.

R. VETTIER.

Louis-Désiré MICHEL

(1879-1966)

Promotion 1903 (Lettres)

LE 12 août 1966, dans la discrétion des grandes vacances, décédait, dans sa 88e année, Louis-Désiré Michel, Directeur Honoraire de l'Ecole Normale d'Instituteurs de l'Aisne et l'un de nos plus anciens camarades de Saint-Cloud.

Originaire du Nord, il naquit le 25 janvier 1879, à Lourches, dans les mines, d'un père contremaître-mineur et d'une mère repasseuse. Cette origine modeste, M. Michel l'évoquait volontiers avec fierté et avec reconnaissance aussi pour ses parents qui lui avaient permis de continuer ses études après l'école primaire et de préparer, à l'Ecole Primaire Supérieure de Denain, le concours d'entrée à l'Ecole Normale de Douai où il fut reçu en 1894.

Instituteur à Meteren (Nord) puis au Cours Complémentaire d'Haubourdin, de 1897 à 1900, il revient dans son ancienne E. P. S. de Denain, comme délégué de 1901 à 1903. C'est là qu'il devait prendre un nouveau départ dans la carrière en se présentant à l'Ecole Normale Primaire Supérieure de Saint-Cloud. A cette époque où il n'y avait que les deux sections Lettres ou Sciences, et pour chacune d'elles, 10 ou 12 admis chaque année, il eut le grand mérite de préparer seul ce difficile concours et d'y entrer en bonne place en 1903. Il était glorieux à juste titre de ce résultat, et fier aussi de la grande Ecole dont il aimait à dire :

« Quand on sort de Saint-Cloud, on peut se présenter partout ! »

Il est reçu brillamment en 1905 au C.A. au Professorat des Ecoles Normales et il revient dans sa région du Nord, professeur à l'E. P. S. de Valenciennes, où il ne restera que trois

ans. En 1907 il est reçu au C. A. à l'Inspection Primaire et nommé, en 1908, Inspecteur à Rocroi, puis à Doullens en 1913.

Mobilisé le 2 août 1914 comme sergent de réserve (bien qu'il possédât le diplôme d'officier de réserve), il est fait prisonnier à Maubeuge lors de la capitulation de cette place forte fin août 1914.

En captivité au camp de Kottbus, M. Michel, avec l'autorisation du ministre de l'Instruction publique, avait fondé et fait fonctionner pendant tout son séjour, jusqu'en 1919, un centre d'enseignement préparant au C. E. P., au B. E. et même au B. S.

C'est le 1er octobre 1921 qu'il est nommé Directeur de l'Ecole Normale de Laon, à laquelle il consacrera vingt années de son activité. La tâche n'était pas facile alors, car les deux écoles normales cohabitaient dans les mêmes locaux et les élèves-maîtres étaient internés au Lycée tout proche. Cette situation devait durer de 1919 à 1929 jusqu'à la construction, dans le parc de l'école, d'une école normale d'institutrices.

En 1938, la maladie l'oblige à interrompre son service et à solliciter sa mise à la retraite, qu'il obtient au 1er janvier 1939. Interruption de peu de durée car, le 1er septembre de cette même année 1939, il est rappelé pour assurer l'intérim de son successeur à la Direction de l'Ecole Normale, M. Degremont, mobilisé le 1er septembre.

Tâche ingrate dans une époque dramatique pour le pays et pour les écoles normales ! En 1940, en pleine invasion, il doit veiller au repli de son Ecole sur Laval. Puis viennent l'Armistice et la suppression des écoles normales !... Alors il est chargé de mettre sur pied l'organisation de l'Institut de Formation Professionnelle, mais dans des locaux de fortune, car les Allemands occupent l'Ecole Normale.

En 1941, alors qu'il pourrait prendre enfin du repos, puisqu'un Directeur est nommé à l'Institut de Formation Professionnelle, M. Michel continue à se dévouer en apportant son concours aux deux Lycées de la ville, comme Professeur.

Ce n'est qu'un intermède car M. Coste, son successeur, part en retraite et M. Michel, une troisième fois, est rappelé à la Direction de son établissement, du 1er octobre 1943 au 30 septembre 1945, à l'arrivée de M. Hémart qui lui succède définitivement. Il a eu la satisfaction de réintégrer dans ses locaux l'Ecole Normale ressuscitée et de lui donner l'impulsion dans ses voies nouvelles.

Alors, il se retire dans cette même ville de Laon où il a

donné le meilleur de lui-même puis, en 1963, dans une maison de Santé à Vervins où il rendra le dernier soupir, le 12 août 1966.

Sa fidèle compagne, Mme Michel, ne le quitte pas et, le mois suivant, le 15 septembre, elle le rejoint dans la tombe.

Elle était la fille d'une institutrice, Mme Jottay, qui fut Directrice de Cours Complémentaire à Denain puis à Anzin. Elle-même exerça quelque temps avant de se marier avec M. Michel. De leur union naquirent deux enfants : Renée, en 1906, actuellement professeur honoraire ; André, en 1909, Ingénieur chimiste, Docteur ès-Sciences et Professeur à la Faculté des Sciences à Paris.

A tous deux, avec nos sincères condoléances, nous exprimons toute la reconnaissance que doit à leur père l'Ecole Normale en deuil.

***

Quand on fait un retour sur le passé, c'est le souvenir d'un homme affable et très spirituel qui apparaît d'abord. Mais ses qualités morales et professionnelles, jointes à l'étendue de ses connaissances, en imposaient et il savait se faire respecter par une attitude d'une correction impeccable, un abord froid, voire un peu ironique. Le tout masquait parfois une bienveillance et même une bonhomie certaines. On peut affirmer que, sous ces dehors froids, un peu distants, se cachait une affection profonde pour son métier, pour les instituteurs et pour ses élèves-maîtres.

Très cultivé et homme d'esprit, on retrouve encore la sûreté de son jugement et la rectitude de son propos dans les formules imagées des appréciations qu'il a laissées sur ses élèves à leur sortie. Malgré le temps passé, elles ont gardé un fond de vérité qui éclaire le présent.

Ses anciens élèves ont reçu son empreinte et leurs sentiments à son égard sont toujours aussi vifs.

Pour eux, quand on parle d'Ecole Normale, il n'y a que celle de M. Michel. Ainsi, malgré les transformations qui ont pu être faites, son souvenir reste attaché à ces murs comme il reste attaché à l'histoire de cette Ecole que, par deux fois, au sortir du cataclysme des guerres mondiales, il a reprise en mains et remise en état d'accomplir son destin.

L.-J. VIREL.

Georges PUIREUX

(1886-1968)

Promotion 1905 (Sciences)

DE nombreux anciens élèves résidant à Vannes, une forte délégation de l'E. N. G., son fidèle ami M. de Baillard, ont assisté le mercredi 28 février aux obsèques de notre regretté professeur M. Georges Puireux.

Né à Vouziers le 2 janvier 1886, M. Puireux est nommé professeur à l'E. N. d'Instituteurs de Vannes à sa sortie de l'Ecole Normale Primaire Supérieure de Saint-Cloud en 1908, ayant accompli un an de service militaire de 1906 à 1907.

Il devait quitter ce poste en 1914 pour rejoindre le 116e R. I., puis un régiment de tirailleurs algériens. Après sa démobilisation, il reprend son service à l'E. N. de Vannes à Pâques 1919. Lors de la suppression des Ecoles Normales par le gouvernement de Vichy, il enseigne aux Cours Secondaires de jeunes filles de Vannes de 1941 à 1946, mais revient à l'Ecole Normale pour la réouverture en octobre 1946. Il prend une retraite méritée le 1er octobre 1948 après de nombreuses années de service dont trente effectivement à l'E. N. G. de Vannes.

Modeste, discret, cet excellent professeur de mathématiques et de sciences naturelles a marqué de sa personnalité une trentaine de promotions d'instituteurs. Nous appréciions ses cours soigneusement préparés, méthodiques, clairs, et nous l'aimions pour sa grande bonté.

Jusqu'en 1965, il se faisait un plaisir d'assister à notre banquet annuel et ce n'est pas sans émotion qu'il consultait ses feuillets jaunis pour retrouver certains noms.

Cher Monsieur Puireux, vous avez été pour nous un exemple, nous ne vous oublierons pas.

A Mme Puireux, à ses enfants, M. et Mme Roger Puireux, M. et Mme Rollin, M. et Mme de Poradj, à ses petits-enfants, les Anciens Elèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Vannes présentent leurs sincères condoléances.

Un ancien élève.

PUIREUX Georges

Né à Vouziers le 2 janvier 1886.
Elève de l'E. N. d'Auteuil.
4e année d'E. N. à Nancy.
Elève de l'E. N. primaire supérieure de St-Cloud de 1905 à 1906.
Service militaire 1906-1907.
Revenu à St-Cloud 1907-1908.
Professeur à l'E. N. G. de Vannes à partir d'octobre 1908.
Guerre, au 116e R. I. puis aux Tirailleurs algériens.
Revenu à l'E. N. de Vannes à Pâques 1919.
Professeur au Lycée de jeunes filles de 1941 à 1946.
Revenu à l'E. N. de Vannes à la rentrée de 1946.
Retraite au 1er octobre 1948.
Décédé, février 1968.

Georges VIDALENC

(1885-1967)

Promotion 1906 (Lettres)

GEORGES Vidalenc est né à Paris, 12, rue des Panoyaux, à Ménilmontant, en plein quartier ouvrier. Le lieu et la date de sa naissance le prédestinaient, en quelque sorte : pendant toute son enfance il fut plongé dans une ambiance ouvrière et connut de très près la vie des travailleurs, encore très difficile pendant ces deux dernières décennies du XIX[e] siècle ; car le socialisme n'était pas encore parvenu à se manifester, et, à plus forte raison, à s'imposer, avec une efficacité valable. L'expérience quotidienne qui fut la sienne, heurta profondément le sens de la justice sociale que sa vive intelligence développa peu à peu en lui, en même temps que, par une réaction en apparence paradoxale, mais cependant assez fréquente, ce contact immédiat et permanent avec la vie des pauvres gens le fit se replier sur lui-même et voiler sous un aspect d'indifférence et d'impassibilité silencieuses sa grande sympathie et sa volonté de se dévouer et de consacrer tous ses efforts à l'amélioration du sort des gagne-petit.

D'autre part, il avait treize ans quand se termina l'affaire Dreyfus, qui, sans qu'il l'eût vécue, ne pouvait que confirmer son idéal démocratique et laïque.

Il fréquenta d'abord, naturellement, l'Ecole Communale de son quartier ; puis, il entra à l'Ecole Primaire Supérieure, aujourd'hui lycée Turgot, et à seize ans il fut admis à l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Seine.

Dès qu'il en fut sorti, il se prépara lui-même, et, pour autant qu'on le sache, tout seul, au concours d'admission à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il y entra en 1906.

Saint-Cloud n'était pas encore ce qu'il est devenu —, et qu'il fallait bien qu'il devînt, — notre Ecole était restée, à très peu de choses près, telle qu'en 1882 les fondateurs l'avaient conçue : elle continuait à former des professeurs d'Ecole Normale d'Instituteurs destinés à devenir Inspecteurs de l'enseignement primaire et directeurs d'Ecole Normale et, également, des professeurs d'Ecole Primaire Supérieure, c'est-à-dire les cadres de la jeune Ecole primaire fondée par les lois de 1882. C'était le vieux Saint-Cloud, dont nous pouvons être fiers, et dont les quelque quarante ou cinquante élèves étaient en général, sinon toujours, d'origine très modeste. Ils avaient tous la vocation profonde et totale d'enseigner et un grand idéal démocratique de justice et de fraternité humaines. Ils étaient avides de savoir et de haute culture, avaient le respect et le scrupule du travail bien fait, et, jeunes ou moins jeunes, — ils avaient alors de dix-neuf à vingt-huit ans — constituaient comme une sorte de communauté laïque, dans une étroite et amicale camaraderie.

A sa sortie de Saint-Cloud, en 1908, Georges Vidalenc occupa successivement les postes de professeur aux Ecoles Normales du Puy, d'Arras et de Caen.

Vint la guerre de 1914-1918. Après une typhoïde, contractée au bout d'un an de séjour au front, il se trouva être envoyé au consulat français de Norvège, à Oslo, — qui s'appelait encore Christiania. Il en revint après l'Armistice et reprit son poste de Caen.

En 1920, il fut demandé comme professeur par le Directeur de l'Ecole Industrielle de Casablanca et il y resta pendant dix ans.

Il avait alors déjà beaucoup travaillé et produit.

Dès sa sortie de Saint-Cloud, il avait approfondi sa connaissance de l'anglais et, quelques années plus tard, il publia une thèse de doctorat d'Université sur William Morris. Après son séjour en Norvège, il avait écrit un livre traitant de l'art norvégien, et, au Maroc, il avait fait paraître deux ouvrages, l'un sur l'art marocain, l'autre sur le Port de Casablanca.

A son retour du Maroc, il occupa successivement les postes de professeur aux Ecoles Primaires Supérieures de Poitiers, de Lyon, et à l'Ecole Primaire Supérieure Turgot, à Paris.

Vint la deuxième guerre mondiale et hélas ! l'occupation allemande. Dès 1941, Georges Vidalenc s'était engagé dans la Résistance. En 1943, il fut arrêté et déporté au camp d'Orianienburg. Il était heureusement de constitution robuste malgré une apparence, disons, un peu maigre, due à sa

légendaire sobriété. Comme il pouvait, et savait, se contenter de peu, il ne souffrit pas de la faim et cela permit à son dévouement de distribuer, chaque jour, une partie de ses rations à ses camarades déportés.

Il revint en France le 5 juin 1945 pour apprendre que Mme Vidalenc qui, elle aussi, appartenait à un réseau de Résistance, avait été arrêtée, enfermée, d'abord à Fresnes, puis déportée au camp de Buchenwald. Elle y mourut, passée à la chambre à gaz après des mois de souffrances, de privations et de maladie. Et le mauvais sort avait voulu qu'à cette terrible nouvelle s'ajoutât celle d'une dramatique malchance : Mme Vidalenc avait fait partie du dernier convoi de déportés que les Allemands aient envoyé en Allemagne, en violation formelle de la promesse faite par eux à M. Nordling, consul de Suède, qu'il n'y aurait plus un seul départ de déportés. Et cela se passait dans les tout derniers jours de la révolte parisienne !

Ces deux nouvelles, extrêmement douloureuses pour lui, furent un coup terrible pour notre malheureux ami ; mais, avec sa force de caractère et son énergie coutumières, il ne dit rien, serra les dents et se raidit dans un silence farouche et résigné.

Pendant quelques semaines, il redevint professeur à Turgot ; puis il demanda sa retraite.

Il ne s'arrêta pas pour autant de travailler, et se consacra désormais à l'activité syndicale. Il devint Directeur du Collège d'Education Ouvrière dans la C. G. T. F. O. et commença une enquête sur l'histoire du syndicalisme dans le monde, ce qui l'obligea à faire de longs voyages à l'étranger. C'est ainsi par exemple qu'il se rendit en Turquie et à Calcutta.

Pendant toute cette dernière période de sa vie, je l'ai rencontré fréquemment. Physiquement et moralement, il était resté tel qu'il avait toujours été, tel que je l'avais toujours connu. La vie ne l'avait pour ainsi dire pas marqué. Sous sa réserve habituelle, on le sentait, on le savait, très attentif à tout ce qui se disait, à tout ce qui se passait autour de lui. On avait l'impression qu'il était toujours aussi efficacement disponible, toujours aussi prêt à donner sa sympathie et son aide. On savait qu'on pouvait être sûr de son amitié et de son affectueux dévouement. Sous son apparence toujours un peu frêle, on croyait pouvoir compter sur une solidité et une résistance physiques qui le mettraient hors d'atteinte de la maladie ; et voilà qu'en novembre 1967, la mort le frappa brutalement : il est tombé sans connaissance en pleine rue

et il ne vivait plus quand il est arrivé à l'hôpital, où Police-Secours l'avait immédiatement transporté.

Je ne dirai pas si notre émotion, notre peine, et notre tristesse ont certainement été augmentées par la soudaineté et l'abrupt de la nouvelle, mais peut-être est-ce une grâce dernière du destin qu'il n'eût pas le temps de se rendre compte et qu'il ne vît pas venir la mort : il avait bien mérité de partir paisiblement, sans agonie, et sans longues souffrances. Quelle belle vie, toute droite, de travail et de dévouement, que la sienne ! Quelle unité dans cette vie ! Il semblerait que, depuis le début, il se fût fixé un programme d'action et qu'il l'eût suivi fidèlement, très simplement, très modestement, très dignement. Vie d'homme toute consacrée aux autres hommes, vie de solidarité, de fraternité humaines. En mon nom personnel en tant que son camarade de la promotion 1906-1908, au nom de Saint-Cloud et, s'il m'était permis de le dire, au nom de l'Humanité, je le remercie de nous avoir donné cet exemple.

Qu'il me soit permis également de faire l'hommage à la mémoire de Mme Vidalenc de notre admiration et de nos très affectueuses et bien tristes pensées.

Georges Vidalenc avait un fils, Jean Vidalenc, qui est vice-doyen de la Faculté des Lettres de Rouen et qui a lui-même cinq fils. Je prie M. Jean Vidalenc, Mme Jean Vidalenc, et leurs cinq fils d'accepter l'expression de nos condoléances et de notre vive sympathie.

René VETTIER.

Raymond PIQUET

(1889-1967)

Promotion 1910 (Lettres)

IL est bien vrai, Mesdames et Messieurs, que le destin a ses secrets. Il y a seulement quelques jours, je rendais visite ici même, à Auzat, à mon Collègue, à mon Ami, M. l'Inspecteur Général Piquet, que la maladie venait d'éprouver avec quelque rudesse. Je le trouvai dans sa chaise-longue, devant sa maison, entouré de ses enfants, devisant avec des amis, si bien qu'en le quittant j'étais convaincu qu'au milieu des siens, tout près des fleurs de son jardin qu'il soignait avec tant d'amour, dans cette petite ville d'Auzat qu'il avait en grande amitié et dont la vie, doucement, arrivait jusqu'à lui, sous un ciel qui lui était clément, il retrouverait sans peine la santé.

Ce n'était là que des apparences. La mort qui guettait savait déjà qu'elle avait vaincu et qu'était tout proche le moment où ses amis, dans l'affliction de sa mort, simplement, comme il avait vécu, adresseraient à M. Piquet leur dernier adieu.

*
* *

Raymond Piquet était né le 16 mai 1889 dans un petit village de Lorraine, où son père était Instituteur. C'est là sans doute, dans la classe de son père, que devait naître chez le jeune Piquet une vocation d'éducateur qui devait s'affirmer et s'épanouir tout au long de la plus brillante des carrières.

Admis à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Nancy, il s'y impose par son intelligence et son ardeur au travail. Encouragé par ses maîtres, il prépare l'Ecole Normale Supérieure

de Saint-Cloud, où il entre en bonne place dans la section Lettres-Histoire. Un brillant succès au Professorat lui vaut dès la sortie une nomination de Professeur dans une Ecole Normale. Il y enseigne avec succès, à la satisfaction de tous.

Puis vient la Guerre de 1914. Patriote ardent, M. Piquet paie son tribut à la défense de son pays envahi. Lieutenant au 161e Régiment d'Infanterie, il est blessé dans les Ardennes, et son long séjour dans les hôpitaux lui laisse une jambe rebelle et un genou douloureux qui souvent le fera souffrir.

Libéré de ses obligations militaires, le lieutenant Piquet retrouve son enseignement et ses élèves. Il était Professeur à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Quimper lorsque l'Inspecteur général qui visite sa classe, frappé par la clarté de son esprit, par la vigueur de son intelligence, davantage encore peut-être par l'autorité naturelle qui, sans effort, l'impose à tous, lui conseille de préparer le difficile concours de l'Inspection de l'Enseignement Primaire. C'est ce qu'il fait avec succès. Nommé Inspecteur, son métier est sa passion. Il y devient un maître. Aussi très vite l'Administration Universitaire, soucieuse d'utiliser au mieux sa grande culture et sa solide expérience, lui confie-t-elle une direction d'Ecole Normale : à Gap d'abord, à Perpignan ensuite, à Montpellier enfin, où il est nommé en 1934. Et c'est à l'Ecole Normale de Montpellier, où j'arrivais comme Professeur, que je rencontrai pour la première fois M. Piquet et que devait se nouer notre confiante et fidèle amitié.

M. Piquet était un grand Directeur d'Ecole Normale. Il régnait littéralement sur son Ecole, mais il payait chèrement son royaume : il le payait de son temps, de son intelligence et de son cœur, il le payait de sa vie entière qu'il subordonnait à la vie de sa maison. Exigeant pour lui-même, il l'était pour les autres, pour leur travail, pour leur tenue, pour l'effort nécessaire qui grandit. Mais cet homme à l'aspect sévère, si pénétré des exigences de sa tâche, était bon et généreux, et son aide, une aide efficace et sûre, ne faisait jamais défaut à ceux de ses élèves qui se trouvaient dans la détresse.

M. Piquet inspirait le respect et son influence sur ses élèves était considérable. Il les réunissait régulièrement, le samedi matin, pour un examen de conscience collectif, et les faits, menus ou graves, qui avaient marqué la vie quotidienne, étaient pour lui l'occasion de susciter chez ses élèves une véritable vie morale, l'occasion de faire de ces adolescents des hommes en leur apprenant le devoir, l'occasion de les préparer aux exigences de ce merveilleux métier d'instituteur où il faut tant donner, l'occasion de pratiquer cette vertu

majeure du maître d'école, cette vertu qui conditionne la fraternité des hommes et qui a nom la tolérance.

Le rayonnement de M. Piquet était si grand qu'en 1941 M. le Ministre de l'Education Nationale l'appelait aux fonctions d'Inspecteur Général des Ecoles Primaires, puis le nommait, quelques années plus tard, Inspecteur Général de l'Instruction Publique. Il apportait, dans ces hautes fonctions, les qualités intellectuelles les plus éminentes, la connaissance de l'Ecole Primaire la plus profonde et la mieux éprouvée ; il y apportait encore un sens de l'humain qu'avait enrichi le plus douloureux des malheurs : la perte de son fils aîné, Raymond, l'un des espoirs de la Faculté des Lettres de Montpellier. Nature ardente et généreuse, Raymond Piquet était entré dans la Résistance ; en 1943, il y laissait la vie. M. Piquet résista courageusement à l'épreuve. Il se donna encore mieux, encore plus, à son métier.

Inspecteur général, M. Piquet le demeure de longues années, près de vingt ans, au cours desquelles, inlassablement, il visite les Ecoles Normales, les Inspecteurs Départementaux de l'Enseignement Primaire et avec eux, d'innombrables écoles de France, tantôt redressant, tantôt réconfortant, toujours aussi soucieux de promouvoir avec bienveillance certes, mais avec la plus grande rigueur, l'Ecole Publique de notre pays.

Aujourd'hui M. Piquet n'est plus. Sa vie demeure. Elle nous est une leçon et aussi un exemple :

un exemple de persévérance et de courage,

un exemple de confiance dans l'homme, dans son devenir lorsqu'il sait demeurer attentif à sa conscience et à sa raison.

Cher Monsieur Piquet, au terme d'une vie qui vous fait honneur, reposez en paix auprès des vôtres, dans le silence de ce modeste cimetière qui vous était familier et que vous avez choisi pour abriter votre dernier sommeil. Notre pensée vous y sera fidèle.

Au nom de M. le Ministre de l'Education Nationale, je vous rends hommage et j'exprime à votre famille, à votre cher fils Pierre, à sa femme, à ses enfants, si malheureux de vous perdre, avec nos condoléances sincères et attristées, la part très grande que nous prenons à leur chagrin et à leur deuil.

(Allocution prononcée aux obsèques de Raymond Piquet pour notre camarade M. Beulaygue, promotion 1925)

Léon HEIDMANN

(1892-1967)

Promotion 1912 (Sciences)

C'EST dans une de ces lourdes maisons en pierre de la ville vosgienne du Thillot, construites après un incendie qui ravagea le bourg au XIX° siècle, que naquit Léon Heidmann, le 31 mai 1892. Son père, qui avait franchi les quelques lieues qui le séparaient de son Alsace natale, lors de l'arrivée des Allemands en 1870, s'y était établi, modeste cordonnier et fils de cordonnier, travaillant tard le soir à la lumière d'une lampe à pétrole dont le globe rempli d'eau concentrait la lumière sur son ouvrage. Sa mère venait d'une ferme, dans « les hauts ».

Remarqué par son instituteur, il entra à l'Ecole Normale de Mirecourt ; là s'affirmèrent son intérêt pour les sciences exactes et l'étude consciencieuse et réfléchie. Puis il fut désigné par ses professeurs pour suivre, à Lyon, une quatrième année d'études où il prépara le concours de Saint-Cloud et fut reçu second. Ce furent alors deux années exquises d'un travail enthousiaste où il put donner libre cours à la joie de parfaire et d'étendre ses connaissances.

Sorti premier dans la section Sciences Appliquées, il se disposait à embrasser le professorat d'Ecole Normale lorsque, brutalement, la Grande Guerre rompit ce charme. En 1914 il fut fait prisonnier dans la Somme et ce fut le début d'une longue captivité. Plusieurs fois, et souvent en se sacrifiant pour des pères de famille, il fut envoyé, en représailles, sur le front russe où, malgré une misère et un dénuement désespérants, il eut le courage d'écrire, d'un graphisme qui pourtant trahissait sa faiblesse, que sa situation était bonne. Il demandait même à ses parents de prendre bien garde à ce que ses livres et ses cours de Saint-Cloud ne s'abiment pas.

Et il apprit là le décès de son père, mort du chagrin de le croire perdu.

Ce qui le soutint, ce fut la découverte, au contact de camarades, d'un nouveau domaine : celui de l'électricité. Il s'y passionna et, en 1919, après avoir dévoré des ouvrages de Mathématiques Spéciales, il réussit d'emblée son entrée à l'Ecole Supérieure d'Electricité puis, en 1920, il fut pris comme ingénieur aux Forges et Ateliers de Constructions Electriques de Jeumont.

C'est dans cette société, actuellement Jeumont-Schneider, qu'il devait faire sa brillante carrière, devenant Directeur Technique à la Direction Générale en 1936. Cette Société l'honora, à l'âge de la retraite en 1958, du titre et du rôle effectif d'Ingénieur Conseil, rôle qu'il exerça jusqu'à sa mort, le 17 mai 1967.

Technicien, il le fut dans toute l'acception du terme ; sollicité par une multitude de problèmes techniques, il apportait à chacun une solution chiffrée, concrète et immédiatement transposable à la réalité. Son esprit inventif, sa passion de la recherche, sa foi en la possibilité d'aboutissement, sa ténacité, sa puissance de travail, son intelligence, l'amenèrent à prendre une cinquantaine de brevets, dont les apports furent, selon M. Louis Armand, particulièrement importants dans le domaine de la traction électrique.

Son œuvre principale, les équipements désignés par le sigle devenu classique « JH », abréviation de Jeumont-Heidmann, est mondialement connue dans le domaine des automotrices et locomotives électriques. Ce système de commande automatique des moteurs de traction (Revue **Jeumont** n° 28, 1954 et n° 29, 1955) après avoir été successivement appliqué au réseau S. N. C. F. comme sur la ligne Paris-Le Mans ou le Mistral, et à la R. A. T. P., sur la ligne numéro 1 par exemple, s'est étendu aux réseaux belge, égyptien, turc, algérien, congolais et, tout récemment, au métro de Montréal.

Les services éminents qu'il rendit à l'industrie lui valurent d'être fait Chevalier de la Légion d'Honneur par le Directeur Général de la S. N. C. F. en 1953.

Le feu sacré qu'il avait pour son travail, il savait le communiquer à ses jeunes collaborateurs : si la technique vous a tellement pris, leur disait-il, que rien d'autre ne vous intéresse, eh bien, abandonnez-vous sans remords à votre passion. Les qualités de pédagogue qu'il devait à sa formation de professeur, sa modestie, ses qualités de cœur attiraient à lui ingénieurs, techniciens et ouvriers ; sa franchise et son honnêteté intellectuelle étaient grandes : s'il repoussait ver-

tement une opinion émise par un collaborateur, il lui arrivait de dire le lendemain avec grande simplicité : j'ai réfléchi, ce que vous disiez hier n'était pas sans fondement mais devrait être aménagé de telle manière.

Malgré la constante préoccupation de ses travaux, il réservait une grande affection à sa femme et ses cinq enfants. Et son bonheur était parfait lorsqu'il prenait quelque détente en famille, loin des mondanités qu'il fuyait. Il passait ses vacances dans sa maison natale, entouré des siens, à l'ombre des montagnes qu'il aimait tant et où il repose maintenant.

J. H.

Paul LOUVET

(1895-1968)

Promotion 1920 (Lettres)

LE 13 février 1968 ont été célébrées à Chartres les obsèques de Paul Louvet, décédé trois jours auparavant dans sa ville d'adoption où s'était écoulée la deuxième moitié de sa vie. Cérémonie discrète, comme il convenait pour cet homme modeste, mais à laquelle assistait néanmoins une foule considérable d'amis, anciens collègues et anciens élèves.

Champenois d'origine — il était né dans la Marne à Jonquery et sortait de l'Ecole Normale de Châlons — Paul Louvet avait trouvé dans la Beauce des horizons semblables à ceux de son pays, la même population solide, sage et laborieuse, et il s'y était fixé, exerçant de 1935 à 1960 — année où il prit sa retraite — les fonctions de professeur d'Histoire et de Géographie à l'Ecole Normale d'Instituteurs avec une interruption de 1941 à 1947, causée par la fermeture de l'établissement, qui entraîna sa mutation provisoire au Collège moderne de la ville.

Stabilité trompeuse. Si en apparence cette carrière fut toute unie, les vicissitudes n'y manquèrent pas. A peine sorti de l'Ecole Normale, le jeune Louvet était mobilisé pour toute la durée de la guerre, de 1914 à 1919. Il préparait ensuite Saint-Cloud tout en exerçant les fonctions de répétiteur au Collège Chaptal. Puis, professeur d'Histoire et de Géographie, il enseignait en Allemagne occupée, à Trèves, de 1922 à 1929, pour devenir, de 1929 à 1935, l'adjoint à Sarrebrück du Chef des Services d'enseignement français en Sarre. Son Chef était alors Hepp, l'un de nos grands aînés, auquel il vouait une admiration sans bornes. Et ce fut enfin Chartres, où la guerre vint encore l'atteindre en 1939. Les années qui suivirent furent cruelles, car au drame national de la défaite s'ajoutèrent pour Paul Louvet la destruction de sa maison écrasée par un bombardement et la perte d'un jeune enfant,

enlevé par la diphtérie. Mais ses épreuves n'avaient apparemment pas altéré son égalité d'humeur et ses expériences avaient considérablement élargi son horizon.

Témoin de l'ancien Saint-Cloud qui ne fabriquait pas de spécialistes hautement qualifiés mais qui élevait tout bonnement des jeunes gens issus des milieux les plus humbles, à la culture générale et aux responsabilités, enrichi par un séjour prolongé en Allemagne, qui avait fait de lui un excellent germaniste et qui l'avait conduit dès 1924 à tenter et obtenir le professorat d'allemand, mûri par des fonctions à la fois pédagogiques et administratives qui, en Sarre, lui avaient conféré, sans le titre, le rôle d'un inspecteur primaire, Paul Louvet était un homme complet, l'homme rêvé pour être un instituteur d'instituteurs.

Dans la belle équipe de professeurs que j'eus la chance de trouver rassemblée autour de moi au cours de mes onze années chartraines, de 1947 à 1958, il occupait une place à part, celle de l'homme en qui s'unissaient l'aptitude et la disponibilité, toujours présent, toujours prêt. Il s'acquittait de sa tâche avec la même efficacité et la même discrétion, que ce fût pour enseigner l'histoire, la géographie ou l'allemand, qu'il eût à inspecter des élèves-maîtres à l'école d'application, à diriger la réalisation de leurs monographies rurales ou à prendre en charge un groupe désireux de visiter la cathédrale. Sensible et scrupuleux, il s'attachait autant et plus aux élèves les moins doués qu'aux plus brillants. L'échec de l'un d'entre eux à un examen l'affectait comme s'il en était personnellement responsable. Science et conscience, gentillesse et modestie, ces mots viennent d'eux-mêmes pour caractériser cet homme sage et bon. Quand, en janvier 1961, lui fut remise, en petit comité, la croix de la légion d'Honneur, son étonnement d'être l'objet d'une telle distinction faisait plaisir à voir. Quelle ne dut pas être sa confusion lorsqu'il fut promu commandeur des Palmes académiques !

Espérons que sa fin, cruelle aux siens, n'a pas été pour lui douloureuse. Il formait avec sa femme, champenoise comme lui, un couple parfaitement uni. Son fils et sa belle-fille lui avaient donné la joie d'être quatre fois grand-père. Que ses proches sachent que l'hommage que nous lui rendons ici est le témoignage d'une solidarité profonde. Paul Louvet a fait honneur à Saint-Cloud en accomplissant sa mission qui était de servir l'école. Et, par l'école où servent tant de ses anciens élèves, il survit.

E. DELTEIL.

André CHARBONNIER

(1900-1967)

Promotion 1921 (Sciences)

VOICI un deuil qui me touche particulièrement. Non seulement parce que j'avais connu Charbonnier à Saint-Cloud où nous fûmes contemporains, mais aussi parce que je l'avais retrouvé au bureau de l'Amicale, où il s'acquitta durant de longues années des fonctions de Trésorier avec cette perfection ponctuelle, cordiale et un peu bourrue qui était sa marque propre. Il était de ceux qui ne se prodiguent pas en paroles vaines, mais dont on sait qu'en toutes circonstances on pourra compter sur eux.

Louis Defond m'annonçait la triste nouvelle dès le surlendemain des obsèques. On trouvera ci-dessous le texte de sa lettre, qui évoque admirablement la belle et singulière figure de notre ami disparu.

« André Charbonnier est mort le 1er août au matin. Le 3 après-midi, nous l'avons conduit de sa demeure de Massay (Cher), « La Tuilerie », au cimetière de son village natal, Saint-Pierre-de-Jards (Indre), à six kilomètres de Massay. Il n'a pas été envoyé de faire-part avant les obsèques. Un simple avis fut inséré dans le quotidien régional. Des anciens de Saint-Cloud et d'Auteuil n'étaient là. en raison des circonstances, que Theuriet, originaire de Quincy, tout proche, et Gaudin, ancien secrétaire général d'Auteuil, retiré à Saint-Aignan-sur-Cher. — je l'avais prévenu. Les gens de Saint-Pierre-de-Jards, de Massay et des villages environnants étaient venus très nombreux. De même, beaucoup d'amis de toutes conditions et de tous horizons professionnels, de l'Indre-et-Loire et du Loir-et-Cher.

Vous savez qu'une amitié fraternelle me liait à André

Charbonnier. Professeur de Sciences, il fut un maître. Retraité, il était, dans son Berry natal et jusqu'en Touraine, notamment dans les vallées de l'Indre et du Cher, une figure. Ami, il était, sous des dehors brusques, incomparable, irremplaçable. La grande maison qu'il habitait après l'avoir restaurée et embellie, le parc, le jardin et le verger attenants — son œuvre de tous les jours — constituaient en bordure de la nationale 20 une étape généreuse que fréquentaient les anciens d'Auteuil — élèves et professeurs — et ses amis de Paris, de Touraine, du Berry, d'Outre-Mer.

Sur la nature, sur les travaux de la terre, sur l'homme, sur l'art — je dis bien : sur l'art —, sur l'évolution et le mouvement des idées, des sciences et des techniques, ce pèlerin robuste et bourru savait tout. Dernièrement, un journaliste en renom, hôte pour la première fois de « La Tuilerie », ayant repris la route de Limoges, disait de lui, après les heures passées en compagnie de Charbonnier dont il venait de faire la connaissance et de Mme Charbonnier : c'est un seigneur...

Voilà notre deuil. Charbonnier n'avait que soixante-sept ans. Ses fils ont pu arriver à Massay le 2, l'un venant de Rome, l'autre de New York, pour assister leur mère. »

A Mme Charbonnier, à ses deux fils et à tous les siens nous adressons nos bien attristées condoléances.

H. CANAC.

Charles BUISINE

(1899-1965)

Promotion 1922 (Lettres)

CHARLES Buisine naquit à Estaire (Nord) en 1899, d'un père, fonctionnaire de l'Administration des Finances. Il entra à l'E. N. d'Evreux en 1915. Nommé instituteur au Neubourg dans l'Eure en 1918, il y prépara seul la première partie du Professorat (Lettres), examen auquel il fut reçu brillamment en 1920.

Détaché dans diverses E. P. S. : Bourges, Montreuil, tout en enseignant avec conscience et efficacité, il prépara le concours de Saint-Cloud. Il entra à l'Ecole en 1922 mais ne fut pas admis à l'internat pour raisons de santé. Il fit ainsi partie d'un petit groupe d'externes, coloniaux et étrangers, qui habitaient en ville, souvent à proximité des lisières du Parc. Ils étaient généralement plus mûrs que nous, plus ouverts aux idées et aux bruits du monde ; leurs conversations, leurs discussions nous attiraient.

Dès 1924, Buisine obtint un poste de professeur titulaire à l'E. P. S. de Louviers. En 1926, on le trouve professeur à l'E. N. de Gap où il reste six ans, puis à l'E. N. de La Roche-sur-Yon où il exerce jusqu'en 1941. Professeur pendant la guerre et l'occupation à l'E. P. S. Pierre-Puget à Marseille, il est très affecté par les conditions morales et matérielles de cette période difficile. Après les bombardements de 1944, sa santé ébranlée l'oblige à prendre un congé de maladie. En 1945, il est nommé à Montpellier, d'abord au Collège Moderne, ensuite à l'E. N. I. dont le Directeur était un autre cloutier, Fernand Blatière, depuis, hélas, décédé. Dans cette capitale du Languedoc, si riche de possibilités et de soleil, une des seules villes de province où la vie intellectuelle et

artistique soit demeurée très active, notre camarade Buisine s'épanouit, sa personnalité se développa, sa vie s'enrichit. J'avais connu à Saint-Cloud ce grand jeune homme brun, trop mince, au visage encore creusé par le travail et la maladie, aux yeux trop ardents, à la voix profonde.

Je le retrouvai à Montpellier en 1945, lorsque je fus nommé professeur au lycée. Il avait pris un peu d'embonpoint, était devenu un père de famille heureux, se consacrait avec enthousiasme à la passion de sa vie : l'enseignement de la littérature française, mais aussi à bien d'autres activités : collectionneur averti, boursier expérimenté, poète, auteur d'un roman policier, cultivant toujours cet art et ce goût pour la déclamation qu'il devait peut-être à son passage à Saint-Cloud où il fut un des élèves préférés du vieux poète Maurice Bouchor qui lui remit une pièce de vers dédiée à notre promotion ; manuscrit que Madame Buisine conserve avec piété. Après beaucoup d'expériences et de mutations, sa conversation s'était enrichie d'une multitude d'anecdotes, souvent cocasses. De plus en plus, l'histoire et l'archéologie l'attiraient. Il acheta un appartement dans un hôtel particulier en plein cœur de la vieille ville : c'était un immeuble fort délabré, mais avec beaucoup de goût, il entreprit de lui rendre sa splendeur passée. La maladie ne lui permit pas de mener à bien tous ses projets. Le répit de Montpellier fut de courte durée. Bientôt notre ami dut subir toutes sortes de traitements : injections intraveineuses de calcium, cures à Divonne, menaces d'un ulcère de l'estomac et explorations douloureuses. Le jour arriva, hélas, où ni la médecine, ni les soins éclairés d'une épouse admirable, ni la volonté de surmonter la fatigue ne lui permirent de continuer son enseignement. En 1960, il fit valoir ses droits à la retraite et depuis ne connut plus un jour de sérénité : opérations, hospitalisations, rien n'y fit. Tout devait se terminer le 20 décembre 1965. De toutes parts les témoignages de sympathie affluèrent à sa famille. Les plus touchants furent ceux de ses anciens élèves. Le Bulletin de leur association lui consacra, dans son numéro de février 1966, une notice émouvante dont je me permets de détacher quelques passages :

« A travers tous ces hommages, nous évoquons la haute silhouette de Charles Buisine, la chaleur communicative de son élocution, son enthousiasme. Sa mémoire prodigieuse nous laissait éblouis quand il se donnait la peine de penser à haute voix devant nous. Sa riche culture, son sens pédagogique aigu, son intuition infaillible qui lui faisait détecter sans erreur l'élève valable même sous des dehors défavo-

rables, en faisaient un éducateur d'élite. Sa vibrante sensibilité soutenue par la solidité de sa documentation, lui permettait de « vivre » son cours, d' « évoquer » au sens littéral du mot, une époque, un milieu, une école littéraire. »

Appartenant à la génération malheureuse qui a subi deux guerres mondiales, cet homme complexe connut, mêlées à de grandes satisfactions, bien des traverses, des douleurs et des tragédies.

Il est maintenant entré dans la paix. Dans ce monde terrestre, son souvenir vivra parmi tous ceux qui l'ont approché.

Notre sympathie profonde va à Mme Buisine et à ses deux fils, professeurs comme lui.

Elie POULENARD.

Georges DUCROS

(1916-1967)

Elève-inspecteur (1952)

GEORGES Ducros, né le 29 février 1916 à Trizac (Cantal), décédé le 19 novembre 1967 à Mauriac, fils d'instituteur, est resté toute sa vie attaché à deux ordres de valeurs : l'école laïque et la terre natale.

Brillant élève de celui que tout le Cantal vénérait comme l'apôtre de l'école laïque, le « père » Brousse, Georges Ducros, après des études non moins brillantes au Lycée d'Aurillac et à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand où, après la licence, il obtient le diplôme d'Etudes supérieures, devait enseigner la philosophie successivement à Tulle, Versailles, Châteauroux, Basse-Terre (Guadeloupe), Troyes, Sézanne, Villemomble, Bois-Colombes.

La philosophie, pour lui, n'était pas une simple matière d'enseignement. Avec un certain scepticisme d'où tout cynisme était absent, avec une bonté teintée d'ironie, il donnait à ses élèves l'exemple d'un homme qui ne sépare pas l'acquis universitaire des exigences de la vie.

Amicaliste convaincu, il aimait, au cours de ses pérégrinations administratives, à se retremper dans le milieu de son enfance et les membres de l'Amicale des originaires de Trizac dans la région parisienne ne sont pas près d'oublier les poèmes de son cru que Georges Ducros débitait en passant sans effort du français au patois.

Ces poèmes retracent, sur une vingtaine d'années, la vie d'une commune de la haute Auvergne. Ils campent, non sans causticité, les personnages de ce terroir, leurs travers, leurs faiblesses, et aussi leurs vertus.

Je ne sache pas qu'aucun des personnages ainsi pris à partie ait jamais tenu rigueur à notre poète philosophe, même quand il dépeignait cruellement les dessous d'une crise municipale.

Les amis de Georges Ducros honoreront sa mémoire en réunissant, pour les publier en plaquette, ces œuvres de circonstance.

Géraud JOUVE.

Michel GUERIN

(1934-1967)

Promotion 1954 (Sciences)

MICHEL GUERIN s'est tué accidentellement à la fin d'un été qui venait de lui apporter, à trente-trois ans, une nouvelle et brillante promotion : l'Inspection Académique en Tunisie. Nous avons été bouleversés d'apprendre qu'une fois de plus un des meilleurs d'entre nous venait de disparaître.

Ses qualités intellectuelles lui avaient permis de passer très brillamment l'Agrégation à sa sortie de l'Ecole. Très actif, il a marqué de sa forte personnalité tous ceux qui l'ont connu. Très exigeant vis-à-vis de lui-même et très scrupuleux, il donnait cependant aux autres toujours plus qu'il ne leur promettait. C'est en particulier ce qui lui valait la confiance de ses pairs.

Ainsi venait-il d'être élu Président de l'Union des Professeurs des Classes Préparatoires aux Ecoles Agronomiques.

Sa rapide promotion universitaire, les hautes responsabilités qu'on lui avait confiées, ne l'empêchaient pas pour autant de s'intéresser à ceux dont la condition était plus modeste. A Commentry, où il résidait souvent chez ses beaux-parents avec sa femme et ses deux jeunes garçons, il était connu et estimé de tous. S'intéressant à la vie locale, il assurait des causeries scientifiques.

Nous voudrions dire ici à sa femme et à sa famille, pour lesquels il comptait tant, combien nous partageons leur peine.

Henri JEANNET

(1930-1967)

Elève-inspecteur (1961)

C'EST avec une douloureuse stupéfaction que les élèves-inspecteurs de la promotion 1961-1962 du stage de Saint-Cloud ont appris le décès brutal, le 26 septembre 1967, d'Henri Jeannet.

Ils se souviennent de ce collègue charmant, discret, qui se faisait apprécier par sa vaste culture, la qualité de ses interventions, la fermeté de ses opinions.

Très vite, nous avions reconnu en lui des qualités d'intelligence et de cœur qui laissaient présager une brillante carrière dans l'Inspection, et, mieux que cela, une vie d'homme, pleine et riche. Il avait, au plus haut point, cette qualité rare : le rayonnement.

Sa brillante réussite au concours, en 1962, avait rempli de joie ses chefs et ses amis : c'était la juste sanction d'un stage qu'il avait contribué, plus que tout autre, à animer.

Nommé Inspecteur à Louhans, il dut, pour des raisons de santé, renoncer à l'Inspection. Mais il était professeur de philosophie : dans l'une et l'autre carrière, ses qualités personnelles devaient se déployer. Avec son épouse, également professeur, et ses deux enfants, il s'installait donc à Thonon, prenait possession de son poste de professeur au Lycée, où il s'affirmait rapidement comme un excellent pédagogue. Lentement, il prenait racine dans ces lieux qui parlaient à son imagination et ravissaient sa sensibilité. Mais, hélas ! cette vie si pleine déjà et pourtant encore si riche de promesses allait être brutalement interrompue !

Notre cœur se serre quand nous évoquons cet ami sin-

cère et généreux, riche de tous les talents, à qui il n'a manqué que le temps pour donner toute sa mesure.

Philosophe, il l'était au plus haut point. Il avait assumé jusqu'au bout les exigences d'un rationalisme intransigeant.

Militant, il animait, il organisait, mais il prenait aussi sa juste part des tâches humbles et quotidiennes. Ferme dans ses convictions, il était tout à l'opposé du sectarisme.

Profondément esthète, il était par dessus tout sensible aux grands spectacles de la nature. Sa plus grande joie était de découvrir, au cours des grandes randonnées qu'il aimait faire dans les montagnes avec sa femme et ses enfants, de belles échappées sur les bois et sur les monts.

Lucide, devant les exigences passionnées de son cœur, il lui arriva de douter. Mais il demeura jusqu'au bout, fidèle à son combat.

Dans l'ultime épreuve, son admirable épouse l'a soutenu de toute la force de sa vigilante affection. Puisse-t-elle, avec ses deux beaux petits garçons, Denis et Frédéric, trouver un motif de réconfort dans ce témoignage de l'amitié.

G. RECORD.

André LASFARGUES

(1946-1967)

Promotion 1966 (Lettres)

ANDRE LASFARGUES appartenait à la promotion 1966. Il se destinait au professorat d'espagnol. Originaire du Lot, il était passé par l'Ecole Normale primaire avant de préparer au Lycée Lakanal le concours d'entrée à Saint-Cloud. Après sa première année de licence, il était parti en Espagne, suivre les cours d'été de l'Université de Burgos. C'est là qu'il trouve la mort au cours d'une escalade en montagne le 20 août 1967.

Nous ne pouvons nous résoudre à évoquer ensemble André et le passé ; de son passage en nous, de cette orbe de joie et d'amitié, il ne reste plus qu'un souvenir crispé. Il est pénible d'écrire ces mots en face d'une promesse désertée, d'une vie brisée alors qu'elle semblait toucher à un sommet. Tous ceux qui ont connu sa joie, qui ont communié à sa gaieté, à son ivresse de soleil, ou qui ont partagé son bonheur de contempler la nuit infiniment profonde de la Castille, disent la plénitude qui l'habitait. Fut-il imprudent ? Certains êtres ont une signification qui nous manque. Qui sont-ils ? Leur secret tient au plus profond du secret même de la vie. Ils s'en approchent. Elle les tue. Mais l'avenir qu'ils ont ainsi éveillé d'un murmure, les devinant, les crée.

Par le sérieux de sa réflexion et la délicatesse de sa présence, André sortait de l'ordinaire. Sa réceptivité n'était pas le fait d'une complaisance facile ou de quelque éclectisme stérile. Il savait écouter, et sa critique portait toujours sur l'essentiel. Jusque dans les discussions les plus âpres, il conservait ce sourire limpide qui faisait oublier une lucidité et une maturité autrement étonnantes. Son extrême discré-

tion n'était pas de celles qu'inspire un secret orgueil, et s'il savait trouver les gestes et découvrir dans la routine quotidienne les occasions qui font plaisir, encore agissait-il avec tant de naturel que nous négligions parfois de l'en remercier.

Où puisait-il la force de concilier tant de vertus si rares et qui souvent s'excluent ? Dans la poésie familière des « romances » ou dans les strophes ardentes de saint Jean de la Croix qu'il se plaisait à dire à haute voix, seul, dans sa chambre ? Cherchait-il auprès d'Antonio Machado et de Lorca cet enthousiasme qu'il voulait prolonger en partant enseigner en Amérique du Sud ? Nul aventurisme n'entrait dans ce projet, car si quelque chose pouvait surprendre encore, c'était l'amour qu'il portait à son pays natal, à cette vallée du Lot qu'il connaissait pour s'y être éprouvé en sportif accompli, et où il aimait retrouver le dur travail de la ferme familiale.

Aujourd'hui, c'est le silence et la contraction des mots qui voudraient dire notre souvenir et toute l'affection que nous voulons témoigner à ses parents, déjà endeuillés par la mort d'un autre fils.

José BELIN — Henri PENA-RUIZ.

Yves KEREVEUR

(1946-1967)

Promotion 1967 (Lettres)

NOTRE ami Yves Kéréveur est mort le 9 novembre dernier, au lendemain de la rentrée scolaire.

Il naquit le 26 mai 1946, dans le Finistère, à Pont-Croix où son père est pharmacien. En 1957 il entra en pension au Collège Saint-François-Xavier de Vannes. Il y passa sans effort d'une classe à l'autre et en sortit en 1964, après sa philosophie, pour préparer Normale Supérieure à Paris.

Il lui fallut une volonté peu commune pour réussir si brillamment en dépit d'une santé très délicate. Souffrant d'une déficience cardiaque, il devait constamment se ménager ; mais loin de rester isolé, il s'efforça de s'ouvrir aux autres et s'attacha avec acharnement à ses chères études.

Au collège, son caractère sociable lui vaut bien des amis. De la classe de seconde à celle de philosophie, il participe aux activités du groupe théâtral. Le travail des répétitions et la vie d'équipe l'exaltent. Il écrit même, en collaboration avec le responsable du groupe, les dialogues d'une nouvelle pièce. Mais sa mauvaise santé, s'accentuant avec les années de préparation, l'éloigne de ses camarades et la plupart de ses amitiés se dénouent. En troisième année de préparation il se fait externer, n'apparaissant aux cours que de loin en loin, et ses condisciples ne le connaissent qu'assez peu.

Heureusement l'étude constituait pour lui un dérivatif à son isolement forcé. Tout jeune il se passionne également pour les sciences et les lettres. Il découvre dans l'enthousiasme la philosophie en classe terminale et consacre une partie de son année à une biographie raisonnée de Descartes et à un commentaire de ses « Méditations ». Il décide de

continuer dans cette voie et, encouragé par un brillant succès au baccalauréat, quitte la Bretagne pour Paris. Après une hypokhâgne à Louis-le-Grand, il abandonne la classe de préparation à Ulm pour celle de Saint-Cloud, en option philosophie. Peu à peu, pour des motifs variés, son attitude se modifie à l'égard de sa matière favorite. En troisième année de préparation il y renonce, non sans regrets, et choisit la littérature. Sa solide culture classique lui laisse le choix entre les lettres classiques et modernes. Son attrait pour la linguistique et pour la critique actuelle le décide en faveur de ces dernières. Il est reçu quinzième à la session de juin 1967.

Hospitalisé pour une appendicite, il ne peut supporter le choc opératoire.

Que ses parents et que son frère soient assurés de notre peine et du vivant souvenir que nous gardons de lui.

Patrick DANIEL.

AUTRES DEUILS

Nous avons appris avec regret le décès, survenu le 25 septembre 1967, à Carmaux, de notre camarade Jean Alibert, de la promotion 1927 Sciences. Jean Alibert, « professeur retraité. Ancien combattant 1939-1940. Croix de guerre », était âgé de soixante ans.

Mme Bigueur nous a fait part du décès de son mari, Léon Bigueur, survenu le 22 juillet dernier. L. Bigueur était de la promotion 1909 Sciences.

Mme Messager nous a confirmé, sans en préciser la date, le décès de Guillaume Messager, de la promotion 1895 Sciences.

Camille Disdet nous a annoncé le décès de son camarade de promotion Petit-Colin (1922 Lettres).

Nos correspondances adressées à nos camarades Autuly, Béchet, Bonhomme, Fleurat-Lessard et Robert (Michel) nous ont été retournées avec la mention : décédé ».

Nous serons reconnaissants à ceux de nos camarades qui pourront nous aider à prendre contact avec les familles, ou les amis, des disparus. Nous nous efforcerons de rassembler et de publier au prochain **Mémorial** les notices d'adieu que nous leur devons. Nous saluons leur mémoire avec mélancolie et prenons part au deuil de leurs familles.

Nos amis André Bellemère et Camille Pernot ont eu la douleur de perdre leur père. Plus cruellement éprouvé encore, Roger Viovy a perdu ses parents, en août dernier, dans un accident d'automobile : sa mère a été tuée sur le coup et son père est décédé après douze jours de souffrances.

Nous avons appris avec regret le décès, survenu en novembre 1967, du docteur Jean Poreaux, qui fut médecin de l'Ecole, compétent, dévoué et humain, de 1937 à 1944.

Aux familles éprouvées va notre profonde sympathie.

IMP. CORBIERE & JUIGAIN - ALENÇON